

L'Eden du Caucase

La Politique coloniale, 20 juillet 1899 p.2

Nous détachons de l'intéressant volume | que M. Jean Carol vient de publier sur les deux routes — du Caucase — le chapitre suivant sur les Abkhases:

... Nous voici à Soukhoum. La chaîne centrale, à partir de ce point, s'éloigne de la mer et poursuit sa route en écharpe à travers l'isthme ponto-caspien, jusqu'à la presqu'île d'Apchéron, où elle expire dans un vomissement de boue et de naphte. Nous sommes chez les Abkhases.

De tous les indigènes avec qui j'ai pris contact dans mes voyages, l'Abkhase m'a semblé le plus amusant.

Le jour de mon arrivée à Soukhoum, je vis, dans le jardin public, deux Caucasiens dont la mise soignée indiquait une certaine aisance de condition. Ils étaient jeunes, robustes, frais et dispos. Depuis une heure ils fumaient et causaient, assis sur un banc. Un phaéton vint à passer. (Notre fiacre découvert, à deux places avec strapontin, a fait depuis quelques années son apparition en Turquie et dans les villes turques du Caucase, où on l'appelle, unanimement bien que improprement, phaéton.) Ces individus hélèrent le cocher, montèrent en voiture et se firent transporter à un café situé à moins de trois cents pas.

< Voilà des gens qui n'aiment pas à se fatiguer, observait-je.

— C'est que ce sont des Abkhases, murmura Rostom. Il faut qu'un Abkhase soit bien pauvre pour aller à pied. Et encore ne va-t-il jamais bien loin. »

Au cours d'une de mes traversées en mer Noire, vers neuf heures du matin, tandis que tous les passagers, debout depuis l'aurore, semblaient heureux de s'agiter dans une atmosphère lumineuse et tiède, mon attention fut attirée par le rythme d'un ronflement heureux. Ce bruit sortait des narines d'un fort bel homme, étendu sur une espèce de lit qu'on lui avait improvisé dans l'entrepont. Un amas de riches haillons, de bourkas, de tapis, de foulards, lui faisait une couche large et moelleuse. Un autre tapis, aux vives couleurs, retombant de chaque côté, lui servait de couverture. On voyait passer la lisière d'un drap de toile qui avait été soigneusement déployé sous son corps dévêtu; et sa tête brune, marquée de sourcils bruns qu'on eût pris pour un vol d'hirondelles, terminée en deux celle de sa barbe noire et celle de son bonnet de peau, - s'enfonçait dans un oreiller profond. Au pied de ce grabat d'opulence aspect, quelques armes de prix étaient négligemment posées. Un second oreiller gardait encore l'empreinte d'une tête qui avait passé la nuit à côté de celle du beau dormeur, et une jeune femme semblait veiller avec sollicitude sur ce sommeil de réparation.

« Quel est, demandai-je, ce prince oriental qui s'amuse à naviguer en troisième classe ?

— C'est un riche Abkhase, fit le capitaine avec dédain. Tous les mêmes. Paresseux comme des couleuvres. Et ne se gênant pas...

— Même en voyage. Il y paraît. »

Mais la navigation, dans la mer Noire, n'est pas bégueule.

Un dimanche, non loin du monastère de Nouvel-Athos, je fus témoin d'un match entre deux groupes de cavaliers aussi remarquables par la solidité de leur tenue que par la fantaisie de leurs exercices. On devinait que ces hommes passaient à cheval la moitié de leur vie. On comprenait, à l'ivresse de leurs physionomies, qu'ils n'avaient pas de plus vif plaisir. Et, en effet, c'étaient des Abkhases. Les Abkhases sont les centaures de cette terre fabuleuse. Je me trouvais au cœur de leur pays, dans la partie où domine le christianisme. Au dessous de Soukhoum, ex-capitale de la principauté, le peuple abkhase — qui se nomme lui-même *Absoua*, c'est-à-dire, modestement, le Peuple par excellence professe en général la religion de Mahomet. Chrétiens ou musulmans, leur passion dominante, c'est le cheval. Ils n'en sont pas moins adorés de leurs femmes, à qui incombent tous les travaux pénibles ou grossiers.

Ah! le vilain peuple, direz-vous ? Peut-on manquer à ce point-là de galanterie et de pitié pour le sexe faible! On voit bien que nous sommes en Orient !

Pas n'est besoin d'aller en Orient pour trouver ce qui vous révolte. A Vienne, la ville d'Europe où l'on se pique d'être le plus galant, le dur métier de manœuvre de maçon est exclusivement dévolu aux femmes. Et c'est bien une des choses qui m'ont le plus choqué dans cette capitale prétentieuse, avec le faux luxe de ses palais de plâtre...

Complétons l'esquisse de nos Abkhases par deux traits essentiels qui, à première vue, semblent s'exclure: ils sont voleurs et hospitaliers. Encore y a-t-il là des nuances, pour nous, subtiles. Voleurs de chevaux, d'instruments, d'armes, d'effets et, en général, de tout ce qui vaut de l'argent, soit. Mais voleur d'argent, ça, jamais ! Ce serait une tare, une infamie. Le père chasserait impitoyablement de la maison le fils qui se vanterait d'avoir dérobé un kopeck. En revanche il l'approuvera de s'être procuré par larcin gaines, ceintures, étriers, ou autres objets de ce genre, faits d'un métal plus pur que l'alliage des kopecks. D'où vient ce respect bizarre pour la monnaie, chez un peuple qui en ignorait l'usage avant la domination russe? Chez les Abkhases, dit Elisée Reclus, le signe de l'échange était représenté d'ordinaire par une vache, dont les veaux étaient l'intérêt : il arrivait qu'au bout de quelques années un petit emprunt devait être payé par la livraison de tout un troupeau. C'est en 1867 seulement que ce mode primitif d'usure a été remplacé par celui que pratiquent tous les peuples civilisés.

»

Autre exemple. Un Abkhase vous offre l'hospitalité, et Dieu sait s'il exerce consciencieusement cette vertu ! Tout ce qui est dans sa maison semble vous appartenir, quelque temps que vous y restiez, et lorsque vous serez sur le point de partir, il vous suppliera de demeurer encore son hôte un jour de plus. Il a, pour vous, dépeuplé sa basse-cour, vidé tout le vin de ses amphores. Votre personne et vos effets lui ont été sacrés. Puis il vous a fait la conduite d'usage jusqu'à la limite de l'aoul voisin. — A partir de là, rompez société avec lui. S'il vous accompagnait plus loin, il pourrait essayer de vous dérober quelque chose.

-

N'avais-je pas raison de dire que ces nuances nous échappent? Les Abkhases ne comprendraient pas mieux, sans doute, celles que nous mettons, en Occident, entre les voleurs du grand monde et les voleurs de grand chemin.

Les villages Abkhases ont conservé toute leur physionomie; mais Soukhout, la « capitale », aujourd'hui chef-lieu de district militaire et siège d'évêché orthodoxe, n'a plus rien ou presque plus rien de l'aspect que devait offrir, avant 1877, la ville turque où les Osmanlis avaient bâti une forteresse avec des débris de monuments grecs.

Sa vaste crique, où l'imagination aime à se représenter la fabuleuse Dioscurias sortant des flots, est profonde et abritée des vents. On n'y connaît point le Bora, ce fléau de Novorossiisk, digne émule de son homonyme qui souffle à Trieste. Avec peu d'argent on pourra ménager ici à la navigation l'un des meilleurs ports du grand « lac russe ».

Le plus clair du commerce local consiste dans la pêche au dauphin, qui donne une moyenne de 2.500 têtes par an. C'est un poisson très décoratif que le dauphin ; il n'en reste pas moins le fléau de la mer Noire au point de vue des autres espèces; et si les pêcheurs de Soukhout, outillés en conséquence, y trouvent quelque ressource, on le maudit partout ailleurs dans les pêcheries du littoral. Incessamment traqués par ce vorace, les petits poissons qui méritent notre estime et dont il nous dispute le régal vont se réfugier en masse dans la mer d'Azov, trop étroite et trop peu profonde pour ses ébats.

Les habitations bourgeoises (peut-on bien se servir de ce mot dans un pays où il n'y a que du « peuple », des militaires et des fonctionnaires militarisés ?) rappellent à Soukhout, celles de toutes les petites villes méridionales de Russie. Un rez-de-chaussée surmonté d'un étage, des murs roses, un toit métallique peint en vert. De même pour les boutiques, en retrait sous l'auvent soutenu au ras du trottoir par des colonnes de bois. La série des auvents forme d'étroites et longues galeries où l'on circule, abrité, le nez dans les magasins, qui sont en même temps des ateliers ouverts à la curiosité du public: Ici, la fabrication n'a d'autre secret que l'habileté manuelle ou le goût de l'ouvrier. Artistes, armuriers, brodeurs, orfèvres, aussi bien que les cordonniers ou les boulangers, tout le monde travaille *coram populo*. La cuisine « à emporter », comme on dirait à Paris, ou à consommer sur place, se prépare avec le même mépris du mystère. Le bortsch écume sous vos yeux, et l'on voit le poisson refroidir dans l'huile terrible où il a cuit.

Une large avenue conduit à une église vermillon dont il vaut mieux ne pas parler. La clientèle cosmopolite d'une douzaine de cabarets grecs, les caves où l'on se réunit pour chanter en buvant du vin logé dans des outres, les arrivées et départs de passagers plus bruyants que nombreux, tout cela donne au quai une constante animation. Le quai se prolonge, au sud de la ville, par un joli jardin public, où toutes ces plantes d'appartement que nous conservons avec tant de peine poussent librement, devant la mer tiède. Au moindre remous, le flot encapuchonné sur le parapet de la terrasse.

Quant au paysage, il forme un décor superbe et charmant. Soukhout pourra devenir, au siècle prochain, la Nice du Caucase, comme Yalta est la Nice de Crimée. Après les maladies de poitrine, qui déjà viennent lui demander efficacement un peu de trêve, les élégances suivront. Si l'on réussit — comme il y a lieu de l'espérer, — par la dessiccation des fougères, par les multiplications d'eucalyptus, à circonscrire la fièvre assez loin autour de Soukhout, ce paradis asiatique sera l'un des plus doux séjours du monde.